

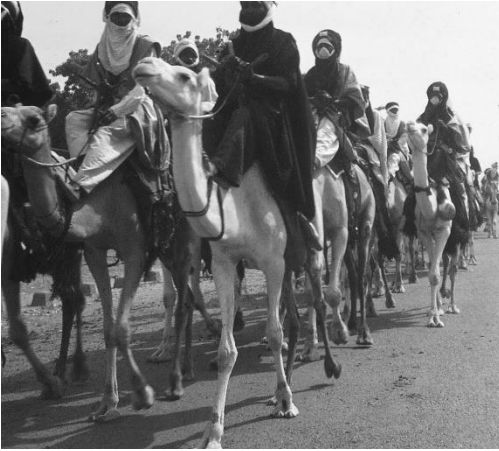
Bernadette Boissié-Dubus

Les petits chemins de traverse

livrenvol

Ce livre n'est rien que quelques instants volés au temps qui passe inexorablement, aux lieux qui se transforment, à la vie qui va son petit bonhomme de chemin. Des routes, des instants, des rêves éveillés. Quelques réflexions à ne pas prendre à la lettre. Des vies qui passent, s'effacent, nous tirent par la manche et nous lâchent sur des sentiers souvent chaotiques, ou impasses fleuries qu'on ne voudrait plus jamais prendre en sens inverse.

Je vous invite à mes croisées de chemins, parfois au risque de vous choquer. Les chemins sont faits pour cheminer, alors cheminons ensemble, même si, au bout du compte, le chemin n'est qu'un cul-de-sac.



Lorsqu'en 1972 j'arrivais sur le sol africain à Niamey je fis une découverte qui bouleversa ma vie à tout jamais : le Sahara. Un amour immodéré pour ses grands espaces m'a submergée. J'ai aussi découvert son peuple nomade : les Touaregs. Un beau peuple, fier, accueillant, qui arrivait encore à vivre dans ces étendues désolées. Désolées ? Pas tant que ça au final. Dans le désert, il y a toujours quelqu'un. Tu te crois seul et tu rencontres des gens, comme par exemple une femme et ses trois enfants dont un bébé dans les bras, qui attendit le retour de son Touareg de mari parti

chercher de l'eau. Incroyable mais vrai. A des centaines de kilomètres de tout village habité, de toute vie, elle était là, bien vivante au milieu de nulle part. Vivante pour combien de temps ? Mystère. Nous l'avons laissée, elle et ses trois enfants, avec un jerrican plein d'eau. Que faire d'autre ? Nous avions le désert à traverser et ne pouvions pas faire mieux. Nous avions juste assez d'eau pour survivre nous-aussi.

A Niamey, j'ai aussi découvert quelque chose de plus moche : un camp de réfugiés. Des centaines de Touaregs qu'on tentait de sédentariser en les entassant dans des camps comme à Calais, les associations humanitaires en moins. Tous les jours ils voyaient passer des camions de vivres, qui leur étaient destinés mais que l'état leur volait pour nourrir l'armée. Ces vivres, donnés par la communauté internationale pour les nourrir, leur passaient sous le nez au sens propre comme au figuré. Ils vivaient d'artisanat pour les touristes. Des touristes, il y en avait si peu. Ils étaient accueillants, amicaux, tellement attachants ! J'y allais souvent, discutant comme je le pouvais car beaucoup parlaient français. Le camp s'agrandissait aussi par l'arrivée de réfugiés du Sahel poussés par la famine. C'est là que j'ai rencontré, pour la première fois de ma jeune vie, l'horreur.

L'horreur sans bruit, tranquille, mais tellement hurlante que mes oreilles ne l'ont jamais oubliée. Ma vue, mon humanité non plus. Un enfant squelettique, récupéré et élevé par eux après la mort de sa maman. Cet enfant m'a hantée toute ma vie.

Nous étions en 1973 et les informations internationales n'en parlaient pas.

Lorsque j'appris quelques années plus tard que certains avaient pris les armes pour reconquérir leur liberté et avaient quitté les camps, je ne fus pas étonnée. Et je dirais même que j'ai compris leur démarche.

Je ne vais pas polémiquer sur ce qu'est devenue leur insurrection.

Sur les guerres fratricides et les exactions de toutes sortes commises au nom d'une religion qui n'a jamais prôné la torture, ni l'assassinat.

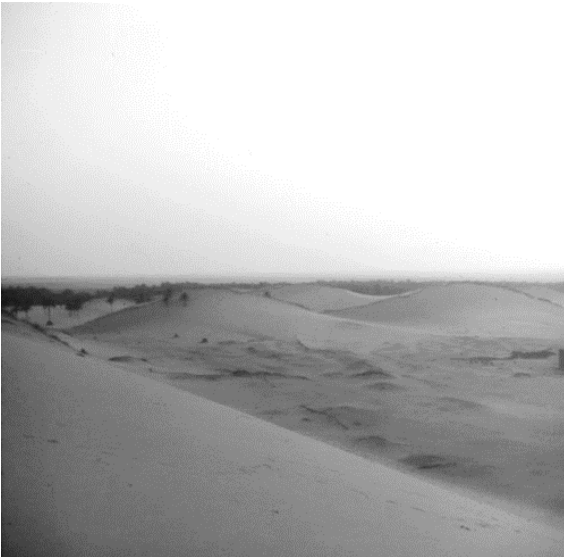
Là n'est pas mon propos.

Je ne veux pas chercher des excuses à la violence ni faire l'apologie du terrorisme.

Certainement pas ! Ne me prêtez surtout pas des desseins de ce genre.

Je veux juste remettre un présent douloureux dans un contexte historique que j'ai vécu.





Photos personnelles de l'auteure

Le sable a tout effacé

Mais un jour il eut envie de s'aventurer loin des tentes noires et des hommes en habit bleu semblables à des fantômes. Loin, loin de ses amis devenus des frères. Se retrouver sur une île déserte avec comme seul vestige de civilisation un piano à queue blanc.

Ses yeux bleus délavés par le soleil trop brillant et l'éclat des dunes voyaient plus loin à l'horizon son passé, celui qu'il avait enfoui, enterré, pour ne plus penser à cet amour violent planté dans sa poitrine. Oublier. Ne plus réfléchir, ne plus aimer. Pas même la petite Aïssa qui partageait sa couche à défaut de son cœur.

C'était un petit jardin... Des larmes de colère remplirent ses yeux. Ne pas pleurer. Non, jamais plus. Un Touareg ne pleure pas, surtout pas en public. Il était devenu un errant, un perdu de la civilisation, un névrosé du béton roi. Autant rester ici dans sa tribu adoptive. Là-bas, derrière les dunes, à des milliers de kilomètres les fleurs s'étaient fanées. Toutes les fleurs. Plus de jardin. Plus d'amour. A quoi bon ? Sa voix n'existait plus, il avait perdu ses cordes vocales en perdant Sarah. Perdue sa rage, son espoir, perdues ses luttes,

pour venir enterrer sa hache de guerre de la vie aux confins du monde dit civilisé.

Il s'assit en haut des dunes, se brula au soleil, se dessécha à la soif jamais tarie, au vent qui balaye toute trace, jeta les morceaux de son passeport aux quatre coins cardinaux. Des confettis confiés à l'Harmattan.

Toute la nuit il resta immobile, tricota lentement les fils de sa mue, et telle la chenille devenant papillon abandonna jusqu'au souvenir de sa première naissance, dans un lieu improbable, au nord de la Méditerranée.

Au petit matin, libéré de toute entrave, ivre de levée de soleil, de rougeoiement de ciel d'aurore, quitta son promontoire désormais inutile. Rien de bon ne pouvait arriver de l'horizon.

Rejoignant sa tribu, il posa son ancien nom de baptême sur le sable, se nomma Abdul devant Allah, et Christophe s'évapora en même temps que la première et unique goutte de rosée.

Puis, ce jour-là, il prit son arme, s'assit au milieu de ses frères et but le thé brûlant.

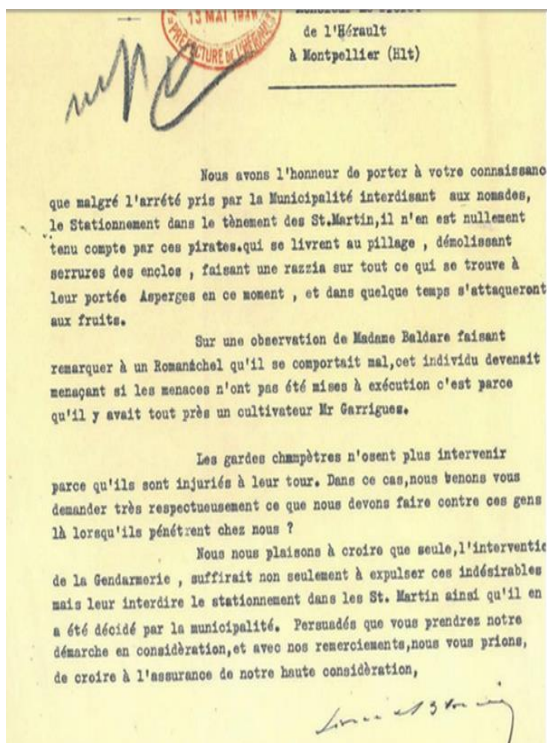
Il avait jeté l'ancre six mois plus tôt sur ce rivage inconnu l'instant d'un voyage et, n'y ayant découvert que des mystères, n'en repartit jamais.

Permis de rêver

Il est toujours permis de rêver. Si je jette une bouteille à la mer, aurai-je une réponse ? Pour avoir une réponse, il faudrait que je pose une question. Une seule. Tout se bouscule dans ma tête. Trop de questions, c'est pire que pas de question du tout. Laquelle choisir ? Le monde va-t-il changer ? Les guerres vont-elles s'arrêter ? L'homme sera-t-il plus humain ? De toute façon, personne n'aura de réponse ni à l'une ni aux autres. Alors je mets un caillou dans la bouteille avec une page blanche. Ne devrais-je pas fournir un stylo ? Peu importe. Je sais au moins une chose : personne ne la trouvera, cette bouteille. Me voilà rassurée. Pas de question, pas de réponse. Je peux enfin méditer tranquille fae à la mer.

Chantons sous la pluie

Chantons sous la pluie pour prendre la vie côté plaisir. Ne pas prendre la poudre d'escampette par peur que les éléments se déchaînent. Car chanter sous la pluie, ce n'est pas attirer la foudre mais mouiller une terre qui a soif. Soif d'eau et de vie, soif de musique sous un petit coin de parapluie, un petit coin de paradis comme l'a chanté Georges. Chanter sous la pluie, ce n'est pas risque sa vie, c'est rêver à des lendemains qui chantent, des lendemains qui chantent sous la pluie, sous la pluie qui enchante les déserts privés de vie.



Fiction écrite d'après un document authentique
de la mairie de Frontignan

Les nomades venus du froid

Qu'il est long le chemin qui mène au paradis ! Les vieux nous le promettaient, et nous rabâchaient sans cesse « il existe quelque part dans un pays de garrigues et de vignes, près de la mer Méditerranée, un village au pied des collines d'où nos ancêtres ont émigré ». Les légendes disaient qu'à une époque ancienne notre peuple avait fui les rivages méditerranéens où les pirates pillaient les côtes, la peste dévastait la population. Elles parlaient de routiers, un peuple de sauvages apparenté aux Huns dans la mémoire collective, mais aussi d'un vin si doux que le palais en gardait la saveur pendant des années. Mais ce n'étaient que des légendes racontant des événements si anciens que les dates ont disparu, emportées par le temps sans pitié. Notre tribu a parcouru villes et villages, transportant sur des charrettes tirées par des mules nos biens les plus précieux. Nous avons vagabondé pendant des siècles puis, las de nos pérégrinations, nous nous sommes établis à Passau en Allemagne au bord du Danube. Pendant longtemps nous restâmes des étrangers, des sans pays,

des mal venus, des « ventres bleus », un nom qui nous est resté mais dont nous ne connaissions pas l'origine. Peu importait. Nous avons posé nos bagages pour tenter nous de fondre dans la population. Le temps passa. Puis vint le jour maudit où les nomades furent pourchassés, par les nazis qui ressortirent des archives des documents vieux de centaines d'années. Nous allions être pris au piège. Il fallait nous enfuir avant qu'il ne soit trop tard, reprendre la route et trouver ce village, celui de la légende. Nous étions en 1935. Nous redevînmes des nomades.

Ah ! Nous en avons fait des recherches ! Nous n'avions que quelques bribes d'expressions répétées de générations en générations « Les vieux disaient que... », des « En ce temps-là... », des souvenirs qui n'en étaient pas. Nous étions catholiques, notre protecteur Saint Paul, nous étions des ventres bleus, nous venions d'un pays où coulait à flot un vin magique. C'est avec ce peu d'informations fantaisistes que nous avons enfin trouvé : Frontignan, dans l'Hérault, au bord de la Méditerranée.

Il nous fallut un an, presque jour pour jour, pour traverser la Belgique et la France. Évidemment, nous n'avions plus de charrettes et nos roulottes faisaient notre fierté. Des roulottes en bois flambant

neuves, peintes de belles couleurs, et des chevaux à la place des mules.

Frontignan allait accueillir à bras ouvert ses enfants perdus.

1936

Nous sommes arrivés un soir de mai à la tombée de la nuit. Nous nous sommes installés sur une aire qui nous parut favorable. Le lendemain, ce n'était pas la joie qui nous accueillit mais la haine et l'hostilité. Pendant la nuit, nos jeunes eurent l'idée stupide de se servir dans les champs, de chaparder des fruits. Ce comportement n'était pas dans leurs habitudes. Mais, dame ! Il fallait bien manger ! Sûr que les villageois seraient mécontents ! Mais nous allions leur expliquer, nous faire connaître, reconnaître, payer ce que nous avons pris et faire la fête. Il en fut tout autrement. Impossible de communiquer. La langue n'était pas notre langue. Nous avons appris le français sur la route mais leur accent nous déroutait. Commença alors un cauchemar qui hante encore mes nuits. Une dispute dégénéra en conflit ouvert. Notre accent germanique donnait à nos propos des intonations violentes. Nos jeunes devinrent en quelques semaines des délinquants que nous ne

pouvions plus gérer. La colère les conduisit à des extrémités peu honorables. La mairie nous somma de partir. Pour aller où ? Nous étions devenus des parias, des sans pays dans leur pays d'origine, des pirates, des bandits. En guise de représailles, des razzias se firent dans notre camp pour nous obliger à partir. Nos jeunes s'enflammèrent. Et la violence, nourrie comme un chien enragé, grandit des deux côtés. La colère de nos jeunes n'avait plus de borne. Ils détruisirent des clôtures pour se venger. Elle était belle la légende ! On les avait trompés pendant des siècles. Ils étaient révoltés. Et ce fut l'escalade.

J'ai demandé à rencontrer le maire, le préfet, à parlementer, à expliquer nos origines. Il était déjà trop tard.

Un matin, la gendarmerie a débarqué, saccagé notre camp et nous avons dû reprendre la route. Où aller ? En Espagne, en Italie ? Impossible. Nous avons pris le chemin de la Suisse. Notre peuple, uni depuis des générations, s'est disloqué. Lorsque nous arrivâmes en Suisse, nous n'étions plus qu'un petit groupe pitoyable, moralement éteint, sans aucune légende à offrir aux générations futures. Seulement une histoire, l'histoire de notre peuple. Ici, on nous a accueillis et nous nous sommes installés. La guerre, la vraie, la grande, avait déjà commencé et les nomades

n'avaient plus que des frontières, des murs de barbelés.

Je suis retourné un jour à Frontignan. Dans l'anonymat. Citoyen suisse, s'il vous plait... On m'a reçu au syndicat d'initiative, on m'a souri, on m'a donné des prospectus pour que je visite la ville et les alentours. Je n'ai pas dit un mot. Je suis reparti chez moi, en Suisse, sans même faire une prière à Saint Paul dans l'église qui porte son nom.

A présent, je suis un vieil homme. Assis dans mon fauteuil, face aux montagnes majestueuses qui me barrent l'horizon au-delà ma fenêtre ouverte, face à moi-même, j'écris l'histoire de mon peuple. Pas la légende. La vraie.

Le peintre maudit

Vous êtes une ode à la féminité dont j'ignore la saveur. Sur la toile au goût de chocolat je voudrais immortaliser vos yeux couleur de mer du sud. De mon pinceau vengeur je ravage vos formes opulentes. Jouissons sans entrave de l'art déstructuré. Même pas peur de votre rage quand vous verrez vos seins de glace pointer comme des boîtes aux arêtes affutées, votre ventre dégouliner en lave de volcan.

L'odeur d'huile de lin ravive le souvenir de votre présence. Il pleut des pots de peinture sèche sur mes souvenirs décolorés.

Le saltimbanque de Vic la Gardiole

Depuis combien d'années ne suis-je pas revenu dans mon village ? Je ne sais même plus. Le temps est un registre mal tenu auquel il manque des pages. Les miennes se sont envolées emportées par le vent de la discorde. Parti il y a plus de vingt ans, chassé comme un voleur par les habitants de mon propre village, mes amis, mes frères, j'ai parcouru la France. La rage au cœur, au début, remplacée par une sagesse désabusée. J'ai frôlé la mort, j'ai eu faim, j'ai eu soif ; j'ai connu l'amour, cent fois je l'ai perdu. J'ai connu la prison, les barreaux de fer, l'humidité froide des cachots, le foisonnement insensé de la bêtise humaine et des cours versatiles des rois.

Les souvenirs me rattrapent. Le temps ouvre son registre à la première page. C'était il y a vingt ans, presque jour pour jour. Dieu ! Qu'elle était belle avec ses cheveux noirs descendant jusqu'à sa taille, ses yeux de charbon de bois, sa peau couleur caramel. Je l'ai aimée tout de suite, sans restriction ni concession. Elle vivait dans sa tribu de nomades.

Mais les hommes se méfient du théâtre et n'aiment pas les nomades ni les comédiens. Alors on les a accusés de chapardage, de violence, La foule en colère, qui une fourche à la main, qui une arquebuse héritée d'un ancêtre. Les femmes armées de leur balai, les enfants de frondes pour chasser des suppôts du Vilain. Dangereux ces gens-là... Des saltimbanques, des gens que Dieu condamne, que le pape excommunie, et qui n'ont même pas droit à une sépulture. Pas de ça chez nous ! Ils ont tenté une représentation sur la place du village. Hérésie suprême.

Les saltimbanques sont partis, je les ai suivis. On m'a banni du village, honni, on m'a battu à coup de pelle, sali mon nom. La belle m'a aimé, six mois, un an, quelques années puis elle s'est éteinte emportée par la maladie des poitrinaires. Longtemps je l'ai pleurée. La vie a repris son cours. Triomphe dans les châteaux, représentations grandioses, poursuite de la maréchaussée en colère, d'autres villageois semblables à tous les autres chassant les complices de Satan que nous étions pour eux.

Combien de fois ai-je voulu mourir ? Dans le lit sale d'un hôpital misérable, dans un fossé boueux, sur une route qui serpentait comme le ruban que ma belle avait dans ses cheveux. Je m'y accrochais,

les jours de beuveries, les jours de jeûne, les nuits passées auprès d'autres femmes pour tromper mon ennui. Ce ruban était ma survie, parfois ma chaîne s'entortillant autour de mon cou, me tirant en arrière.

Je ne crois plus en rien. Ni en Dieu, ni aux hommes. Je me dis que le théâtre mourra persécuté, écrasé par la population superstitieuse. Un jour, il n'existera plus, malgré tous les efforts d'un certain Molière pour le faire vivre. Efforts voués à l'échec. Qui se souviendra de lui, dans cent ans, mille ans ? Personne. La gloire est si éphémère... Molière ne survivra pas au temps impitoyable.

Tandis que mon passé défile devant mes yeux, mes pas me conduisent vers mon village. L'émotion m'étreint, m'étouffe, me submerge. Ici, rien n'a changé. L'église, sur son petit promontoire, défie les siècles. Quelques maisons se sont agglutinées, rajoutées à celles de ma jeunesse. Malgré les fièvres des marais, l'insalubrité de la côte, les attaques de pirates venus piller sans vergogne des gens déjà bien démunis, les hommes s'obstinent à vivre ici. Le village s'est agrandi. Je ralentis le pas. Comment vais-je être accueilli ? Qui va se souvenir de moi ? Tous ou personne ?

J'ai peur. Une peur irrationnelle qui me noue les tripes. J'ai abandonné femme,

enfants, parents. Ma mère a dû mourir de chagrin, mon père de honte. Mon ami Alphonse, dont l'amitié était pour moi d'une préciosité plus importante que l'amour de ma fratrie, doit m'avoir maudit depuis longtemps. Que doit-il rester dans ce village qui à présent m'est étranger ? Des frères ennemis, des enfants inconnus ayant appris à grandir sans moi, une vieille femme ? J'arrive dans ma cinquantième année. J'ai l'air d'un vieil homme, le travestissement, l'ombre d'un disparu vingt ans plus tôt. Comment refaire ma vie ? Retrouver la paix ?

J'avais choisi la liberté, la liberté interdite, maudite. Mon choix me rattrape. Je ne vais pas mendier le retour au bercail, le pardon, une place dans le cœur des hommes.

Je m'arrête. C'est un bel après-midi d'été. Les hommes sont aux champs, la besogne ne manque pas à cette époque de l'année. Je n'ai pas envie de reprendre la bêche, la pioche, pas envie d'étouffer sous un soleil de plomb courbant l'échine comme un esclave pour tirer de la terre juste de quoi survivre.

Alors, je me retourne. Libre je suis, libre je resterai. Je reprends la route en sens inverse, je tourne le dos au village, je me sauve. Je cours de peur que le temps ne me rejoigne. Cette fois-ci, je pars de mon plein gré, parce que ma liberté fut la quête

incessante de toute une existence. Une existence que je ne vais pas renier au crépuscule de ma vie. Le théâtre était ma destinée, ma route, mon chapiteau.

Je reprends mon errance. Mon prochain village sera un groupe de saltimbanques que je rencontrerai au hasard de mes pérégrinations.

Sous le soleil qui m'éblouit, il me semble voir un visage, celui de ma belle qui me sourit.

Prince Noir

Le vent souffle sur les collines emportant des senteurs entêtantes de fleurs mellifères. La nature desséchée se transforme en poussière. Emportées par la Tramontane des particules fines de pierres me fouettent les jambes. Dire que j'étais venue ici pour un rendez-vous amoureux. Une escapade nature pour des câlins biologiques. Cela fait deux heures que je crapahute dans les genêts en fleurs, harcelée par les abeilles qui me soupçonnent d'en vouloir à leur précieux pollen, et m'écorchant aux ronces. En plus, j'ai perdu mes lunettes. Je regarde ma montre. Soit, je me suis trompée de chemin, ce qui ne serait pas un cas rare, soit mon amoureux m'a posé un lapin. « Retrouvons-nous à la source du Prince Noir m'a-t-il dit.

J'ai regardé sur Google Earth. Des sources du Prince Noir j'en ai trouvé des dizaines par le monde. En Afrique au Zambèze, au Brésil bien que je ne voie pas le rapport entre le Prince Noir et le fin fond de l'Amazonie. J'en ai trouvé une en Angleterre, une en Norvège, une autre dans les gorges du Verdon près d'un village de dentelières. Mais près de chez nous, la seule source que j'ai trouvée c'est

une résurgence de la Vis sur le Larzac. Je me suis donc rendu là-bas. Punaise ! Petite la résurgence ! A peine un mince filet d'eau, et encore, il faut avoir la foi pour le trouver. Et cet idiot qui ne répond pas au téléphone ! Je le sais, il va le faire son cinéma. Il va en trouver des excuses bidons pour justifier son absence ! Les hommes n'ont pas leur pareil pour s'inventer des alibis. Ça va chauffer, moi je vous le dis. Aucune mansuétude à avoir, je le largue. Et zou, ouste ! Du balai. Dommage, la couleur de ses yeux me fait penser au ciel qui s'obscurcit lorsque la mer monte. Je m'y perds, je m'y noie. Dommage. Tu parles d'un rendez-vous amoureux !

Je quitte le plateau pour rejoindre la civilisation. J'en ai mon couffle¹ des cailloux, des buissons d'épineux, du buis, des menhirs dont la présence insoupçonnée de la plupart du monde témoigne d'un passé magique ; et par-dessus le marché je n'ai pas trouvé la source. Il va m'entendre le bellâtre aux yeux de ciel d'orage. Ce coup-ci, l'orage il sera dans mes yeux, les miens, mes yeux à moi. Mes yeux qu'il regarde en me disant qu'ils sont couleur d'or. C'est joli, ça, hein les copines ? Couleur d'or ! Bon, ne nous

¹ J'en ai marre

laissons pas attendrir. Enfin, le téléphone sonne. Ici, enfin, il y a du réseau.

- Mais qu'est-ce que tu fiches ? Je t'ai attendue toute la journée.

- Moi aussi. Je t'ai attendu. J'ai les jambes en sang, j'ai perdu mes lunettes. Mais où étais-tu donc ?

- Moi ? répond-il étonné. A l'usine de mise en bouteille de l'eau minérale « La source du Prince Noir ». Là où j'étais sensé faire mon article avec ton aide, je te rappelle.

Oups ! Un ange passe. J'ai soudain un coup de chaleur. Mes joues s'enflamment. L'usine de mise en bouteille... Voilà que ça me dit quelque chose tout à coup.

- Pourquoi as-tu les jambes en sang ? Où es-tu encore allée te fourrer ?

Moi ? Euh... De la mansuétude c'est lui qui va devoir en avoir. Et il en aura. Il aura aussi une crise de fou-rire inextinguible et vexante comme d'habitude. Bernie, ma fille, tout cela finira mal, je te le dis. En attendant, je gagne une promesse : prochaine sortie en duo, des câlins écologiques.

Qu'on se le dise.

Certains chemins perdus mènent finalement au bonheur.

VI

Le livre nomade

Comme je suis bien entre ses mains ! Elles sont douces, chaudes, tendres, parfumées. Ses fins doigts non gantés arborent deux bagues dont l'une aux couleurs du ciel. Ses ongles bien taillés peints en rouge me grattent doucement. Ce n'est sûrement qu'une manie, un tic, mais une si charmante manie ! Je frémis à son contact. Si j'avais des poils, ils se dresseraient voluptueusement.

Les hommes ont de drôles d'expressions. Savez-vous qu'un ongle est un « phanère » ? Ah ! Vous ne le saviez pas ? Moi non plus. Pour un livre je la fous mal. Mais après tout, je ne suis pas un dictionnaire, je ne suis pas obligé d'étaler dans mes pages des mots insensés, imprononçables, du genre « nématode », dont on se fiche comme d'une guigne. Entendons-nous bien. Je ne suis pas un livre pour bobos en mal de culture. Non. Je suis « La nuit des temps », bienheureux roman niché au creux des mains aimées. Je la regarde. Elle ne le sait pas. Tandis qu'elle me lit, je vois ses grands yeux

noisette s'agrandir, couler quelques larmes, vite soustraites de sa joue d'une main gracieuse. Elle est belle à en mourir. Ni acné, ni ridule, juste un grain de beauté au coin de la bouche qui lui procure un charme fou. Je pensais que ce bonheur durerait toujours. Hélas ! Elle me pose soudain sur ce banc inconnu, consulte sa montre, s'exclame, prend son sac et m'abandonne là comme un misérable objet bon à jeter à la poubelle.

« Hé ! Ho ! Et moi ? Prends-moi avec toi, tu n'as même pas fini mon histoire. » Mais elle ne m'entend pas. Je vois virevolter sa robe fleurie, se balancer le sac sur ses épaules et cet épouvantable téléphone collé à son oreille. Ah ce sac ! Aucun risque qu'elle ne l'oublie ! Pourtant croyez-moi, c'est un vrai dépotoir ; j'y ai séjourné un moment je sais de quoi je parle. J'ai mal. Je suis un livre d'amour moi, d'amour et d'aventure, d'hommes venus d'ailleurs, du fin fond de la galaxie. « Seulement du passé de la terre, mon vieux, tu perds la boule » me dit ma conscience. Sachez que nous avons une conscience, nous les livres. Que croyez-vous ? Que nous distillons des mots, des phrases, des idées comme ça ? Au petit bonheur la chance ? Sans réfléchir ? Certainement pas. Nous avons une conscience qui nous harcèle tout comme la vôtre. Mais n'allez pas croire que j'ai une

mémoire pharamineuse. Je ne suis pas une tablette numérique, moi. Quand elle me tient dans ses mains, elle ne tient que moi mon amoureuse, pas des milliers de livres à la fois. Je me sens important, star de quelques heures ou de quelques jours. Là, je ne suis plus rien. Si j'avais des yeux, si j'avais des larmes, des joues, je pleurerais. Des yeux, je n'en ai pas et pourtant j'y vois.

Au-dessus de moi les branches des arbres s'agitent doucement. Couvertes de fleurs, elles dégagent un parfum doucereux qui me fait tourner la tête. Le soleil est déjà chaud pour un mois de mars. Il ranime la flamme de mes pages désespérées. Si je reste là trop longtemps, je vais bronze ou brûler et me décomposer en confettis noirâtres que les bourrasques du printemps vont disperser dans la ville sournoise. Je ne dois pas m'éterniser.

Comment puis-je faire pour m'échapper ?

J'écoute le babillage des oiseaux. Ils parlent tous à la fois et n'ont aucune idée pour m'extirper de ce piège. L'un d'entre eux propose de me porter sur ses ailes mais je suis trop lourd. Et puis, ils n'ont pas beaucoup de temps à me consacrer. Ça piaille dans les nids. Les petits s'impatientent. Qu'ont-ils à faire d'un vieux livre corné ? Place aux jeunes. Les jeunes ont faim. Inutile de leur dire que les

vieux aussi, ils ne comprendraient pas. Allez les parents ! Sus aux nématodes ! Tiens ce mot me revient. Finalement, j'aimerais être un dictionnaire, je me sentirais peut-être plus utile. Mais je ne suis qu'un vieux livre d'amour et d'aventure.

- Tu nous l'as déjà dit, me susurre ma conscience avec mépris. Tu te répètes.

Elle m'agace celle-ci ! Jalouse ! Jalouse de ma belle évaporée dans la nature. J'attends. La tristesse m'envahit. Des cafards se glissent entre mes pages. Sales bêtes. Je tente de les chasser mais sans main c'est coton, tiens ! Je lâche l'affaire et somnole.

Puis soudain, je me sens soulevé, je quitte le banc et me retrouve entre des mains qui caressent ma couverture. J'ai un coup au cœur. Elle est revenue. Non, ce n'est pas elle. De grands yeux aussi bleus que la Méditerranée en plein hiver, se posent sur moi. J'ai l'impression de m'y noyer. Qui es-tu belle inconnue ? Il faut vous dire que je ne suis pas très fidèle. Vous l'avais-je déjà dit ? Non, je ne crois pas sinon j'aurais eu droit à une moquerie bien salée de la part de la casse-pieds qui me tient lieu de conscience. Je me laisse couler sous les doigts de ma nouvelle amie. Je me fonds en elle. Ses yeux sont des bateaux qui voguent en moi. Nous fusionnons, ne faisons qu'un. J'aime ces

moments arrachés à l'ennui, ces rencontres fortuites sur un banc, un massif de fleur, au bord d'une fontaine, un quai de gare. Je tombe amoureux chaque fois qu'une femme s'accroche à moi. Ma belle inconnue ferme les pages, ouvre son sac et me confie à son coffret à secrets en chevrotant :

- Je te lirai à la maison.

Je constate qu'elle a du mal à marcher sur le chemin de gravier du parc. Du fond de son sac, je la regarde avec plus d'attention. C'est une vieille dame toute ridée. Seuls ses yeux gardent une jeunesse paraissant éternelle. Pour moi, jeunes ou vieilles, les femmes sont toutes belles. Et celle-ci a la beauté de l'âme à défaut de celle du diable.

Me revoilà amoureux ! Encore une fois.

Je suis incorrigible.

C'est normal. Je suis un roman d'amour et d'aventure.

Pour une fois, ma conscience reste muette.

VII

Rêve d'évasion

Ah glorieuse fin de nuit ! Lorsque je jour point, le chat s'étire, la terre respire lentement. Les rideaux laissent échapper des rayons de lumière, j'ai envie de thé au jasmin. Derrière les rideaux, mon esprit s'échappe vers de vertes contrées parfumées aux mille effluves sauvages. Jasmin, Bergamote, cerisier. J'ai débarqué en Chine. Les oiseaux font leurs ablutions matinales dans les flaques d'eau où barbotent des lotus. Ces évocations me ramènent à cette époque où, enfant, je lisais à la lumière de ma lampe électrique, cachée sous les draps, des livres d'aventure. Au pied de mon lit, Pitchounette la chatte de gouttière ronronnait de plaisir. Elle aussi aimait ces instants volés aux adultes humains. C'était notre plaisir commun, notre refuge. Le moment où j'étais seule enfin, loin de ma fratrie bruyante.

Les lotus s'ouvrent et se ferment emprisonnant des insectes qui, quelques secondes plus tard, enivrés de nectar, s'échapperont. Des clochettes répondent aux cris des oiseaux mêlés au concert de

mélopées langoureuses. Des moines descendus des montagnes chantent au rythme des petits moulins à prière. Quelques drapeaux claquent dans le vent. Les sommets de l'Himalaya, dans le lointain, pointent vers le ciel leurs blancs manteaux.

Certains auraient des envies de ski. Ce n'est pas mon cas. Elles me rappellent plutôt des glaces à la crème énormes que Rabelais aurait adoré offrir à ses géants. Peut-être Gargantua a-t-il un jour enjambé ces montagnes et murmuré à l'oreille de son créateur que les géants existent et que des cornets de glace sont à leur disposition dans les neiges éternelles, loin du royaume de France ? On ne saura jamais où commença la fiction.

Mais près du fleuve Niger, point de neiges éternelles juste la chaleur suffocante, et pesante que le fleuve n'arrive pas à endiguer.

Dans le petit matin blafard, derrière le rideau qui me ramène de Chine, je ne sens que la douceur éphémère d'un jour naissant.

Dans quelques heures, recouverte d'une carapace de chaleur je ne pourrai plus aller courir les chemins.

Il n'y a plus de lotus, il ne reste que des marigots asséchés au parfum de poussière et les cris des hippopotames appelant au secours.

C'est la fin du printemps sous les tropiques où les ruisseaux et les chemins se confondent.

Ah oui. Les chemins se confondent. Les rêves aussi. Car, par la fenêtre ce matin, on ne voit que la neige tombée pendant la nuit.

VIII

Perdue au milieu de nulle part

Accrochez vos ceintures ça va tanguer. Aujourd'hui je vais vous expliquer le pourquoi de l'expression « aller au diable Vauvert ». On pourrait intituler ça : « les tribulations chaotiques de Bernie la Paumée ». Hier je me suis rendue à Codihan pour ceux qui ne connaissent pas, j'imagine presque tout le monde, c'est un charmant village du Gard au sud de Nîmes. Jusque-là rien de bien intéressant ni à se gratter les fesses par terre, mais attendez. Donc à 8h45 je repars de ce charmant village auquel je m'étais rendue par l'autoroute plein à craquer. Je me dis donc, je vais passer par les plages, la Grande Motte, Palavas, classique quoi. C'est quand même plus sympa. Une charmante dame me dit d'aller jusqu'au prochain carrefour tout y est indiquée. Heureuse je dialogue avec moi-même : dans une demi-heure tu seras à la maison.

Hélas, au carrefour, une seule indication : Arles. Je m'avertis : au prochain carrefour il y aura une bifurcation !! Ah, ah, ah. Prochain carrefour, rien. Au pif. Je me dis allons

tout droit ça sent la mer. Toujours pas d'indication sauf des bleds dont j'ignorais jusque-là la tranquille existence. Evidemment pas de station-service. Et la jauge descend... tranquillou. Je me retrouve à 5 kms d'Arles. Heu... pas la route ça !!! Bon, je redemande mon chemin dans un autre charmant village dont j'ai oublié le nom. Un adorable monsieur me dit « prenez à droite, allez tout droit vous aurez la direction Vauvert ». Bon. Mais toujours pas de Grande Motte ni au moins d'Aigues Mortes. Rien. Pas même Montpellier. Je me fie à mon instinct, ça je ne devrais pas, je le sais. Mais bon. Ah ! Un tout petit Montpellier en jaune. Ouf. Prochain Carrefour, plus de Montpellier. J'en fais deux fois le tour, je vois écrit : Nîmes. Tant pis, je prends Nîmes. Toujours rien d'autre, pas de distance et pas de station-service. La jauge à essence se paye ma tête. Encore plusieurs ronds-points, j'ai envie de pleurer.

Il faut que je pleure ça m'évitera de me faire pipi dessus car j'en ai envie depuis déjà le matin huit heures sur l'autoroute. Finalement après bien des tribulations, la civilisation me rattrape. L'envie de faire pipi devient de plus en plus pressante. Ouf, direction Aigues Mortes, La Grande Motte, Palavas. Alors, là je me dis « les Gardois ont trouvé un moyen imparable

pour se débarrasser des touristes ! et pas que... » J'arrive à la maison il est 10h50. Deux heures pour faire 80 kms avec pas un chat sur la route. Alors mes amis, un conseil : si vous devez vous rendre dans ce secteur, au demeurant très charmant, ne prenez pas de carte. Seulement une boussole, du papier toilette, des mouchoirs pour les larmes. Et un jerrican de carburant. Bon, de nos jours, vous pouvez aussi prendre votre portable et mettre le GPS. Si vous aimez la voix de la dame, parce que personnellement elle me tape sur les nerfs.

Non, je ne suis pas tombée en panne d'essence. Non je n'ai pas uriné dans ma petite culotte. On ne peut quand même pas avoir tous les emmerdes en même temps !!!!

Alors, imaginez qu'on vous dise « c'est au diable Vauvert », n'y allez pas. On ne vous indique pas la route de Vauvert, mais on vous annonce la couleur : ça va être coton !....

A l'ombre des grands arbres

Il paraît que rien ne pousse à l'ombre des grands arbres... Qu'en pensez-vous ?

Il y a l'arbre à palabres sous lequel se réunissent les anciens pour construire la vie de tous les jours, créer des lois, régler les problèmes, bâtir des châteaux en Espagne, fabriquer des rêves, discuter des heures et des heures de tout et de rien, philosopher, inventer des dieux. S'il ne pousse rien sous ces arbres, les idées, elles fleurissent comme les coquelicots au printemps.

Autrefois, du haut de leur canopée, les arbres regardaient s'ébattre à leur pied la nature et l'homme. Ils commencèrent à se prendre pour les rois du monde. Dame, il y avait de quoi. L'homme, tout petit, le vénérait avec sagesse. Mais un jour, l'homme refusa de leur laisser cette suprématie. Se sentant surprotégé mais écrasé par ces hautes futées, il voulut s'émanciper. Il créa la civilisation. De grands arbres à l'ombre desquels poussaient la tyrannie, la misère, mais aussi l'amour, la révolte et la solidarité, l'art et la sagesse.

Des hommes petits et des hommes grands. De grands hommes, de grands arbres solitaires, trop grands imbus de

leur personne souvent, parfois malheureux.

Désespérément seuls.

Les grands arbres, eux, se transformèrent en forêts, laissèrent aux végétaux le choix d'y grandir, aux animaux de s'y reproduire. Ils devinrent l'Amazonie, la jungle d'Asie, les forêts tropicales d'Afrique, celles d'Europe, d'Amérique, du Grand Nord. Partout sur la terre ils créèrent des forêts. Des forêts et des chemins de traverse.

Les hommes eux, ne réussirent qu'à créer des civilisations, des bois éphémères, détruisant tout ce qui poussait à leurs pieds.

L'homme, jamais, même le plus grand, ne créa une forêt.

Supplique à mon peuple

Quand en juillet sur les collines, les genêts comme autant de soleils éclatés, bercent l'air vibrant qui parfume les grottes et les falaises d'un regain de passé, tapies sur l'écorce des pins les cigales en accord, de leur lyre un peu fausse enchantent le décor.

A pas feutrés sur les feuilles qui craquent, on descend le torrent pour toujours asséché, parmi les chants d'oiseaux et l'odeur du thym frais.

A la bouche un sourire et un brin de lavande, je sens renaître en moi les cendres consumées. Mais dans la plaine vaste où la vigne s'étale les mouettes se taisent. Que leur avez-vous fait pour que l'étang si vite elles aient déserté ? Au-dessus des marais les flamants roses laissent leurs nids vides comme un adieu muet. Sur la plage saturée d'humains on ne peut même plus rêver.

Ne me laissez pas tomber. Attendez-moi, oiseaux avec vous je m'en vais.

- Toi aussi tu t'en vas ? interroge la vieille qui revient à pas lentes des garrigues, éreintée. Qui donc ira cueillir

quand mourra la mamé les mûres parfumées, les pommettes vermeilles, les jujubes sucrés ? Mon tablier est plein des senteurs de Provence, mon fichu sent le suc des pins du Languedoc, le Roussillon frémit dans mon cœur en silence. Mais je sens venir l'heure de l'oubli et du froid.

Tu nous quittes déjà ? murmure la pierre grise. Et tous ces souvenirs que je t'avais tissés ? Qu'en ferai-je alors quand soufflera la bise ? N'aimes-tu plus la paix de nos petits villages qui dorment accrochés aux collines sauvages, les ruelles qui traînent les refrains d'autrefois ?

Ne laisse pas flétrir mes fruits dessus les branches, me pleure à voix basse l'olivier qui balance. J'ai subi les injures du vent et de la pluie mais les hommes bientôt me voleront la vie.

Les tintements discrets des moutons sur les pentes me reprochent en chœur de trahir leur mémoire et le berger déçu dans la bergerie rentre pour une dernière fois son troupeau, en silence.

C'est lorsque, décidée, je bouclais ma valise que j'entendis au loin ces angoissantes voix comme une fausse note au clocher de l'église.

J'eus honte tout à coup et revins sur mes pas. Je demeurerai donc puisqu'ici je dois vivre. L'Occitanie s'étire comme s'ouvre un livre, du passé du présent mon

pays je m'enivre. Est-ce toi qui fredonne cet air de rébellion ? J'interroge l'oracle, c'est l'aïeul qui répond :

- Je ne dors pas en paix, mon peuple, au cimetière.

Que j'aime, oh mon pays ton sol qui se craquèle lorsqu'au soleil d'été brûlant tes frondaisons sur les sommets arides où l'azur s'écartèle, Mistral et Tramontane, jouent au jeu de cachette et font tourner la tête aux passants imprudents. Oh ! Mon peuple autrefois si fier de tes donjons, de quel rempart de luxe acceptes-tu l'or de la gibecière ?

La mer seule me répond :

- Depuis que je suis née j'embrasse ce rivage, dont les joues sont de sable et de galets polis, et mon murmure à l'homme unique poésie, est comme la chanson discrète des coquillages. Mon odeur est l'encens de ce pays sauvage, mes vagues du bateau la lutte et le répit quand je fais le gros dos ou l'amante endormie.

Toi le vent froid du Nord tes violentes caresses secouent les arbres en fleurs. Au printemps en ivresse, une neige ondoyante parfume l'air d'avril. Tout craque en ta présence, frémit soupire et vit. Tu es le souffle et l'âme de ces plaines tranquilles. Mais quand le vent du Sud déjouant tes avances harcèle ton domaine où tu rugis en vain, dans le ciel de cristal soudain les

ombres dansent se crèvent avec fracas
puis s'échappent au loin.

Quelques gouttes de pluie n'abreuvent
pas la terre et notre terre a soif, mon
pitchou, le vois-tu ? La garrigue étouffe et
te réclame en vain.

Pourtant sous chaque pierre se cache la
tendresse.

Le thym antibiotique, les salades
amères amies du sang le long des veines
et le petit chêne, la menthe aphrodisiaque,
romarin, valériane, verveine et épinards
sauvages, tressent pour l'homme, des
milliers de caresses.

Qui donc les chantera toutes ces fleurs
timides, accrochées à la terre, têtues
comme des bourriques, lorsque le ciel
s'acharne à leur brûler la peau ? Si tu t'en
vas...

Orages dévastateurs planant sur tes
récoltes, chaque année qui s'écoule ravine
ta pauvre terre inondant tes chemins.

« Ne laisse pas le béton roi envahir mon
domaine » me murmure la mer. Je suis la
Méditerranée et j'ai peur pour mes rives à
l'avenir morose qui avance à grands pas.

Il est temps mon pitchou de penser à la
Terre, pour qu'il repose en paix l'aïeul au
cimetière.

Textes écrit en 1975

La petite danseuse de rue

Elle danse, danse, danse, petite fille dans la tourmente. Coquelicot abandonné au vent, fleur sauvage au goût amer.

Pour oublier les pavés froids, la soupe qui ne vient que le soir, les couvertures absentes, maman qui pleure, papa qui boit. L'école où elle ne va pas. Elle danse, tombe et se relève, jamais ne pleure mais rit souvent. De tout, de rien, rire de fou, fou-rire, rire franc d'enfant. Pour oublier cette abjecte misère qui lui colle à la peau comme la poussière sale des ruelles où se cachent les sans toit, les sans rien, les sans amour. Les sans toi ni moi.

Et pourtant... Elle danse, elle rit, elle a peur, elle rêve au prince charmant.

Mais le prince a un goût de poussière qui lui colle aux lèvres, désespérément. Elle rêve qu'elle est une fleur des prés, une fleur papillon qui vole et emporte ses rêves sur l'autre rive de la terre.

Elle va, elle vient, se perd, repart... et un jour jamais ne revint.

Un beau jour, - était-ce un beau jour pour elle ? - elle a pris la route, fuyant la ville, fuyant la foule-angoisse. Celle qui te mange du regard, du bout des lèvres, celle

qui se détourne, se retourne, qui gronde,
grandit et te laisse sur le chemin.

D'où viens-tu ? Où vas-tu ?
Qu'espères-tu ?

Avant que personne ne le lui demande, elle a pris la route de tous les vents. Pris la route celle qui mène où rien ne coûte, où personne ne doute. Quand le vent gémit dans les rues de poussière, on distingue son rire et la mélodie de son âme. Elle danse, danse, oubliant la tourmente, petite fille dans les nuages, à la face du monde taisant ses galères.

Son corps en fleurs couvert de roses blanches ferait pleurer la terre entière, mais personne ne l'entend...

Ne l'entendra plus jamais.

Et plus jamais, jamais ne l'aura la rue.

La petite danseuse des rues exécute sa plus belle chorégraphie.

Quand j'étais jeune

Quand j'étais jeune et fière, je semais au grand soleil mes larmes de crocodile. Mes ailes d'oisillon à peine sorti du nid me semblaient démesurées. Je craignais que la foudre ne les transforme en duvet d'édredon.

Quand tu es jeune, les rêves te semblent si faciles à réaliser que tu en oublies les dangers de l'inconnu, les embûches semées sur la route. La gloire n'est pas d'actualité, l'actualité c'est la liberté. L'amour, l'aventure. Tenir le cap, loin devant, sans réaliser que la barre ne tourne pas dans le même sens que le volant d'une voiture. Alors, tu te trompes souvent de direction. Le chemin s'écarte de tes rêves sans que tu n'en aies conscience. Certains blanchissent de l'argent sale, d'autres blanchissent leurs pensées pour les rendre moins criardes. Mais tes rêves de jasmin, tes révolutions personnelles, tes amours déçus prennent la foudre et se transforment en un feu d'artifice répandant des lambeaux de lumière aux quatre coins cardinaux.

Puis, tu reprends le chemin celui abandonné aux rêves déchirés comme des petits papiers aux mille couleurs. Un jour, tu les retrouves ces petits confettis tenaces et tu reconstitues l'image plus lumineuse que jamais.

Sème tes confettis à tous les vents avant qu'on ne te les vole, pour qu'ils s'envolent et que tu les retrouves plus tard sur les cimes de tes volcans endormis.

Femmes du monde

Au-delà des montagnes, sinistres dans la brume glacée, il est peut-être un monde.

Peut-être un monde pour toi, pour moi.

Femmes du monde, derrière des pans de foulards de soie aux couleurs criardes, des dessous affriolants pastels et dentelés, regardez au-delà des montagnes, traversez la brume sûrement pas si froide, ne rentrez pas chez vous ce soir.

Vous voilà torrents égarés, fleuve sauvage, cascades de pieds nus, vos pieds devenus eau nourricière, colère éclatée, dévastatrice, flots d'amour et de rage rentrée.

Femmes, ne rentrez pas chez vous ce soir. Offrez-vous le monde.

Monde de couleur moirée, blonde, rousse comme les feuilles d'automne, couleur de peau sombre ou claire au hasard des chemins qui se sont croisés.

Il y a si longtemps que la terre a oublié la genèse de vos mélanges.

Au-delà des montagnes, le fleuve femme bondit, ravage, se calme, enfante, nourrit et se jette dans les bras de la mer.

Sous la pluie, un couple se déchire.

Elle s'en va rejoindre l'eau qui lave la terre des hommes, va crever les nuages, rejoindre tous ces pieds nus dansant au gré du lit du fleuve indompté.

Femmes, ne rentrez pas chez vous ce soir, rejoignez ce fleuve qui gronde, votre soif de changer le monde et de l'offrir à vos enfants, clair comme au premier jour.

Femmes, offrez-vous le monde, ne rentrez pas chez vous ce soir.

Au revoir chaînes et à jamais.

Ecriture

L'écriture est un bouquet que l'on n'apporte pas avec soi en naissant. Est-ce une passion ? Un plaisir, une urgence ? Plume d'oie, d'acier, plume fichée dans le cœur de l'écrivain, son arme, l'expression de son âme, comme un nid de mots, un nid d'oiseaux de lettres s'envolant par-delà le temps. Que restera-t-il une fois l'écrivain disparu ? Son espoir de vivre écrit sur du papier, de la pierre, l'écran d'un ordinateur, avant que tout ne disparaisse et ne retourne au néant. Néant d'hier, rêve d'aujourd'hui, néant de demain. Le réel existe-t-il ? Le temps existe-t-il ? Pas une minute qui ne soit prisonnière des doigts, des neurones de l'auteur, de son envie de retenir l'histoire du cœur des hommes, de ses espoirs perdus, de ses combats gagnés sur le dérisoire, en prose, en vers, rimés ou non, rythmé sur la partition de l'existence.

Quel choix ?

Espérer est-ce choisir ? Choisir sa propre voie, l'espoir de réaliser ses rêves. Dans la prison dorée du milliardaire, l'espoir s'égrène au son des pièces qui cliquètent en se frottant les unes contre les autres. C'est son compte bancaire dont il ne connaît même pas la profondeur. Son espoir c'est de ne pas perdre son argent et il s'accroche à lui comme la misère s'accroche au monde. Pas de douceur dans sa vie. Uniquement la peur de perdre ce qu'il a gagné sans rien faire, ce qu'il a multiplié sur le dos des travailleurs de l'ombre comme une tique sur la peau d'un chien. Il enfle, gonfle, grossit, plein de sang, celui des autres qu'il ne connaît pas et dont il se moque éperdument.

Pas de maux pour lui, seulement la maladie qui peut l'emporter sans espoir de guérison.

L'espoir du pauvre, de l'affamé, du rien du tout de la société, est tellement grand qu'il pourrait contenir dans un seul homme tous les espoirs de milliardaires du monde. Son espoir, c'est un grand sac sans fond, un sac à l'envers, vide de choses, et plein d'envies. C'est le

printemps arabe et les espoirs déçus, c'est le printemps qui ne verra jamais l'hirondelle tombée pendant la traversée de la Méditerranée. Le printemps meurt sous la glace qui fond des pôles, il s'écaille dans les poissons des fonds marins assassinés, il rouille dans les machines infernales barrant l'horizon. Mais l'horizon s'étire, grandit, immense, rouge sang au soleil couchant. Il faut y croire. Y croire si fort que les murs des prisons tomberont comme des châteaux de cartes.

L'espoir de l'écrivain c'est de donner un grand coup de pied et de plume dans ces murs dressés telles des forteresses de l'interdiction du dire, du lire, de la liberté expression.

Il doit y croire, c'est son honneur d'humain qui est en jeu, y croire quitte à en mourir.

Lettre d'amour à la lecture

Je venais d'avoir dix ans. Il pleuvait sur ma vie comme sur la mer lorsque le vent de sud-est souffle en rafales. J'avais jeté mon vélo sur les dunes et j'étais sur la plage à la recherche d'un impossible secours. Les vagues venaient se fracasser à mes pieds et mes yeux, brûlés par les larmes et l'eau salée, contemplaient le sable à perte de vue. Alors je t'ai vu, là-bas au loin, abandonné de tous. J'ai couru vers toi. Le vent soulevait tes pages comme les jupes des dames, indécent, outrageant, irrespectueux. J'ai posé mon chagrin près de toi. Je me suis agenouillée dans le sable froid et je t'ai pris dans mes mains. Tu avais l'air d'un oiseau blessé, tes ailes s'effaçaient entre mes doigts. Des mots restaient accrochés à tes pages, petits bouts d'un cœur à l'agonie. Et je t'ai lu, assise seule sur le rivage. Oh ! Tu n'étais pas un bien grand livre, juste un roman pour enfant, et j'ai oublié ton nom. Mais depuis ce jour je te cherche, dans toutes mes lectures, plus boulimique de toi qu'une adolescente, chaque jour plus amoureuse de tous les mots, de toutes les

phrases où je crois te trouver. Je te cherche tous les soirs, à la lumière de ma lampe de chevet ; tous les jours de congés, sous les arbres, sur la plage, sur la terrasse de la maison, dans la salle à manger, à la lumière du soleil ou des néons. Sans répit je te cherche.

Aujourd'hui c'est l'automne. Le vent de sud-est me ramène ton parfum, des effluves de grand large, un immense bol d'air de liberté. Nourrie de lecture, jamais rassasiée, toujours en quête de toi, jusqu'au dernier jour, à la dernière heure, au dernier instant de mes yeux ouverts, je t'aimerai. Tu es mon évasion, ma passion, ma délivrance. Tu es mon unique recours pour les jours obscurs, le seul remède à mes manques, ma seule drogue, le seul océan dans lequel je me noie.

Et quand viendra l'hiver je t'aimerai quand même, au coin du feu, dans mes mains tremblantes, sur un lit de misère. Je te chercherai encore à travers les phrases vacillantes, les pages perdues, les mots oubliés, au creux ma mémoire à jamais enfuie. Sans cesse je t'aimerai.

Les vagues de la mer viennent mourir sur le sable où jadis un livre ouvert illumina ma vie. Les pages du vieux livre s'envolent, mais les mots magiques demeurent. Éternellement.

Un soleil facétieux

Comme un escalier qui descend en cascade

L'orage dégringole en grondant du plateau

Des cailloux giclent, joyeuse débandade

Concluant à la ruine du village par l'eau

Pourtant le ciel n'est pas toujours inique

Soudain comme si Dieu avait choisi l'humour

Le soleil se mettait à se sentir lubrique

Et roi de l'univers jouait un vilain tour

Aux hommes fatigués de leurs danses anti-pluie

Aux enfants prisonniers d'une salle de classe

Aux femmes avec leur seau assises au bord du puits

L'astre a décidé ce jour d'être cocasse
Le fromage des brebis sera vache qui rit
Il crée un ciel d'azur pour chasser les
angoisses.

Le sang de la terre

« La conversation est un jeu de sécateur où chacun taille la voix du voisin aussitôt qu'elle pousse ». Oh la belle maxime ! Jules Renard taille le cœur des hommes comme le vigneron les branches de la vigne.

L'hiver a posé son manteau glacé sur les vignes endormies. De longs rameaux, cherchant en vain le soleil, s'étirent vers le ciel de leurs longs bras anorexiques. Ce n'est pas un jeu, c'est une priorité. Chaque être a besoin de lumière pour vivre. Ces rameaux, hélas vieillissants, confirment la règle. Malheureusement, pour que s'épanouissent les grappes lourdes de grains, leur temps est compté. Au petit matin, tandis qu'une brume froide plane sur les vignes, les hommes, le corps voûté, emmitouflés dans une vieille veste, le bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, affrontent les intempéries le sécateur à la main. Cette rencontre matinale n'a rien de

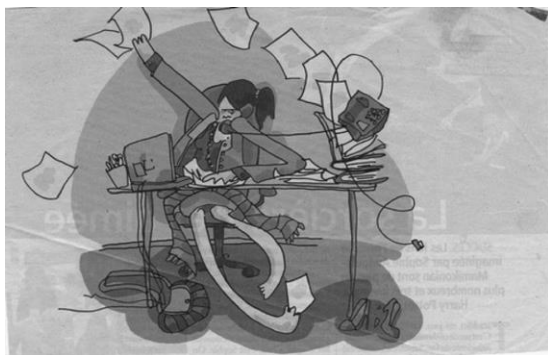
mondain. Ils parlent peu. Une buée éthérée accompagne les mots, les enveloppe, les rend précieux. Point n'est besoin de raconter sa vie. Il suffit d'être là, l'autre sait. Et puis « la conversation est un jeu de sécateur où chacun taille la voix du voisin aussitôt qu'elle pousse ». Eux, ils sont là pour tailler la vigne. C'est leur survie. Leurs chaussures s'accrochent aux cailloux où croissent les ceps noueux comme pour adhérer à cette terre qui les fait exister. Leurs muscles se tordent, se nouent, vieilles souches douloureuses aliénées aux vents. Ils ont le visage buriné de tous les travailleurs de la terre, partout dans le monde. On n'entend que le cliquetis des sécateurs, le bruit léger de la chute des sarments sur le sol dur et froid. La brume s'est retirée. Le ciel, d'un bleu limpide, regarde ses travailleurs d'un œil bienveillant. Mais ne nous méprenons pas : il les surveille. Attention, on ne taille pas la vigne n'importe comment. Rien n'est jamais acquis. La récolte dépend de leur savoir-faire, de leur dextérité, de leurs mains glacées même dans les gants. Le froid est devenu sec et piquant. Ce matin, à la radio, ils ont dit qu'il pourrait neiger. Il faut s'activer, demain les ceps seront libérés des vieux sarments devenus inutiles. Ces sarments, qui ont porté la vie à profusion, brûleront dans la cheminée,

serviront aux grillades estivales, tandis que les enfants courent sur le gazon.

Qui saura, au moment des genêts en fleurs, l'obstination quasi charnelle de ces hommes de l'ombre au cœur de l'hiver ? Ce qu'il a fallu de douleurs non dites, d'amour réciproque entre la terre et l'homme, de lutte entre l'esprit espoir et le corps fatigué ? Cet amour partagé donnera naissance à des bourgeons, des branches, des feuilles, des grappes lourdes de grains sucrés au moment où le soleil dispensera sa chaleur sur une terre déshydratée. Et des grains, le sang de la terre, le jus de la vie, le suc de la vie et celui de la mort, entremêlés.

Lorsque vous déboucherez une bouteille, sachez que vous allez déguster la sueur des hommes au jus mêlée.

Les papillons de la performance



Les papillons de la performance s'envolent au vent de la discorde. Des cliquetis de téléphones rustres, emblématiques, ravagent le silence huileux du bureau des réclamations. Dalles usées par les chaussures et les talons trépignants, révoltés, fustigeant le déshonneur d'être entravés par l'impatience. Tangible mauvaise humeur, jambes démesurées, s'étirant comme des chamallows en queue de sardines, crèvent d'envie de se jeter sur un divan de papier mâché. La Tramontane se lève, ouvre les fenêtres, s'engouffre dans cet antre de

l'iniquité et emporte comme des vieilleries de marché aux puces les inutiles objets.

Dépoussiérons les immondices envahissantes des bureaux étouffants de femmes assoiffées de pouvoir se sauver.

Deux souliers rouges discutent. Leur conversation se perd dans le bruit assourdissant du tsunami de la révolte.

Debout les damnés de la terre ! Aux armes, citoyens ! Libérez les forçats de la mondialisation galopante.

Je veux retourner aux fourneaux, mijoter un cassoulet au foie gras, et y faire griller le téléphone ; tapisser le plat à tarte de papiers trompeurs agglutinés sur le bureau ; touiller la sauce avec la cravate d'un chef dévoré par les trombones. En guise de dessert, l'ordinateur à la chantilly, indigeste, sera mis à la poubelle sans ménagement pour laisser la place à une salade aux couleurs de l'espérance.

Et elle, entravée par sa camisole de force, pauvre victime innocente, sera dévorée par les remords de ceux qui n'en ont pas.

L'âme des statues

J'aime visiter les musées, particulièrement lorsque mon âme vagabonde entre joie et tristesse, amour et dégoût de vivre.

Cette impression d'éternité tranquille porte à la rêverie jetant un pont entre la nature vivante et la nature ordonnée par la main de l'homme. Vous pourriez me dire que mon avis est contestable. Peut-être. Toute opinion peut être contestée, toute idée contredite.

Aujourd'hui, j'ai l'âme sereine. Vous n'êtes pas là pour me contrarier. Comme l'a si justement fait remarquer Jacques Renard « Ecrire es tune façon de parler sans être interrompu ». Alors, j'écris, et vous, vous vous taisez. Le silence me berce. Je suis dans les bras de ces femmes de terre, corps chocolat, fesses rebondies, ces mains rassurantes. Comme les déesses préhistoriques de pierre, leur nudité est vie, cellule familiale, foyer clair et reposant. Je m'y laisse couler, me transforme en rivière glissant entre leurs seins volumineux. Elles sont les berges où

passent et repassent les visiteurs, où les regards s'arrêtent un instant, conquis par la magie qu'elles dégagent.

Quelques idiots se moquent et s'en vont porter ailleurs leurs gausseries. Les tableaux de Picasso, plus loin, feront les frais de leur défaite qu'ils ne veulent pas reconnaître. Un combat entre la culture et la stupidité de l'ignorance revendiquée comme choix de vie. Là-bas aussi, quelqu'un les fera taire et ils repartiront bredouilles, tel des serpents affamés, prédateurs d'œuvres qui leur demeureront à jamais hermétiques. Le temps s'est arrêté. La pendule du musée, style rococo, a perdu ses aiguilles. Pourtant, j'émerge avec violence des bras rassurants, ramenée au monde réel par une sonnerie de portable.

L'intrigant s'excuse et va parler plus loin. Mais l'envoûtement a disparu. Et je reste là, mon stylo à la main, vide de mots, devant deux statues de terre émaillée, redevenues objets, emprisonnant à jamais un peu de l'âme de l'artiste.

2% c'est la bêtise humaine

Les chaussures d'homme ne sont pas pratiques pour les Bonobos, n'est-ce pas ? Imaginez ces pauvres bêtes accrochées aux arbres, obligées de lacer une paire de tennis, d'enfiler des bottes ou mettre des souliers vernis à talons pour ces dames ? Rien qu'à imaginer la scène, je suis submergée par la fatigue.

Il faut croire que les hommes sont fous. Voulez-vous mon avis ? Non ? Ca ne fait rien je vous le donne quand même. Après tout, vous avez payé c'est pour en ch... Bon, bref. Cette bêtise leur est venue lorsqu'ils ont quitté la forêt paisible pour parcourir le monde. A partir de ce moment-là, ils durent se raser, s'épiler, enfiler des chaussures, porter de vêtements, faire et acquérir toutes sortes de choses fastidieuses ou inutiles. Qui a dit que l'homme était le plus intelligent des animaux ? Que nenni, que nenni ! D'après les scientifiques, les Bonobos seraient nos plus proches parents : 98% de gènes en commun. Mais eux ont tout compris. Les 2% restant c'est la bêtise humaine.

Leur slogan c'est « faites l'amour, pas la guerre ». Mais contrairement à nous, ils appliquent cette loi.

Du même auteur

Trillers :

Le sang de la miséricorde

Sous les pavés la plage est rouge

Panique sur les quais

L'Ombre des prédateurs

Femmes hors contrôle

Quel qu'en soit le prix

Thriller humour

Les pieds dans le plat

La petite vieille qui pelait les murs

Nouvelles

Les caprices du vent (humour noir)

En nos sombres jardins

Aventure

Le preta de l'île singulière

Le preta de l'île singulière tome 1 : les noces sacrilèges

Le preta de l'île singulière tome 2 : la dernière danse

L'été de la Dame en blanc

Un mur de trop. Tome 1 Le pouvoir des livres

Un mur de trop. Tome 2 Ainsi, il y eut un soir, et il y eut un matin

Trous noirs à l'abbaye Saint Félix de Monceau

Pour enfants :

L'île à l'envers

Le voyage fantastique du chroniqueur du roi

Le fantôme perdu

Histoires magiques pour enfants polissons

Poésie

Des Peaux aiment

Témoignage :

Comme un parfum de soufre

Achévé d'imprimer juillet 2023
N°ISBN 9798850167691

<https://www.livrenvol.com>

<https://www.bernadette-dubus.over-blog.com>